

LE PATRONYME D'UN ENFANT COMME PUR TRAIT DIFFERENTIEL.

(Comment rompre les charmes maléfiques du rapport spéculaire à l'autre fraternel).

Marie-Christine Laznik-Penot

Nous verrons, à partir de deux cas cliniques, comment le patronyme d'un enfant peut être pour lui porteur ou non d'un trait unaire qui puisse lui permettre, par identification, de sortir du pur rapport spéculaire à un autre fraternel, tenant lieu littéralement de moi Idéal pour le sujet, et le laissant de ce fait non seulement radicalement aliéné dans l'Autre Maternel qui l'a installé dans ce rapport spéculaire, mais encore totalement démuné dans le rapport de jalousie fraternelle, qui peut alors devenir fratricide.

Le cas Nadia

Nadia avait 6 ans et demi quand commença sa cure. C'était une petite fille déprimée présentant des troubles du sommeil. La mère reliait l'état de Nadia à la disparition du père de celle-ci, père dont elles n'avaient pas de nouvelles depuis deux ans. La mère disait éprouver une difficulté pratiquement insurmontable à parler à ses enfants de leur père ou du passé en général.

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

Le père, qui avait 42 ans quand Nadia est née, est reparti au Maroc lors de la séparation du couple, laquelle eut lieu lorsque Nadia avait un an . Il y eut alors un partage des enfants, la mère restant en France avec Hakim et Nur, les aînés, tandis que Nadia partait au Maroc avec son père où elle resta pendant un an, élevée principalement par ses grands parents paternels . Puis la mère alla subitement la rechercher au Maroc.

Les parents de Nadia s'étaient connus quand Monsieur était venu en France pour obtenir une pension d'invalidité auquel il avait droit, ayant perdu une jambe à l'âge de 4 ans à la suite de l'explosion d'une grenade maniée par des soldats de l'armée française . Madame l'avait aidé à obtenir cette pension, ils s'étaient mariés et avaient eu leurs trois enfants . Mais ce père, brillant intellectuel dans son pays, selon les dires de madame , s'était laissé aller par la suite à une déchéance qui devint insupportable à la mère .

Voici comment s'est présenté le début du traitement : pendant les premiers entretiens Nadia a agi littéralement la question de la disparition paternelle. On ne la voyait pas , évaporée sous le canapé. Puis elle est venue dessiner en me disant qu'elle souhaitait que sa mère reste dans le bureau.

Voici le troisième dessin que Nadia a fait (voir dessin n°1): Nous nous trouvons loin de la Terre, dans une fusée arborant le drapeau français, dans un espace interstellaire où habitent d'étranges créatures, près des étoiles et d'une lune en croissant . Je lui fais remarquer que ce croissant de lune et ces étoiles me rappellent les symboles des pays arabes. Elle est très contente que je lui tende cette perche (nous n'avions toujours pas parlé de son père) . A la fin de la séance, elle déclare spontanément qu'elle veut revenir me voir pour parler de son père.

A la séance suivante elle demande à nouveau à sa mère d'entrer et dessine une danseuse (dessin n° 2). Puis elle écrit : **je jambe**. s'agit-il d'un lapsus? Le fait est qu'elle se retrouve avec cette **jambe** écrite. Elle dit alors qu'elle est mécontente des pieds de la danseuse. Elle décide de dessiner plusieurs modèles de jambes de danseuses ; elle les dessine les unes à côté des autres, sans rien dire .

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

Une telle exhibition de jambes coupées m'évoque comme un magasins à accessoires, et me renvoie de façon très crue au fait que le père porte une jambe artificielle _ objet avec lequel la petite fille a dû avoir à faire .

Je lui dis alors que sa maman m'a fait part du fait que son papa a un problème à la jambe . Elle dessine un bonhomme avec une seule jambe et un seul bras et décide d'écrire : ceci est la jambe . Elle fera plusieurs essais . Je propose que nous continuions la séance sans sa mère .

Nadia écrit alors : **il faut pas que maman reste, et : il faut que maman reste** . En fait, comme on peut le voir sur le dessin, elle n'écrit pratiquement que les consonnes . Elle vient juste de commencer le C.P. mais la mère s'inquiète de cette façon d'écrire . Je fais observer que Nadia a écrit sans voyelles, comme on écrit en arabe .

La mère sort. Seule avec moi, Nadia me dit qu'elle sait comment son père a perdu sa jambe . Elle raconte qu'il était sur une plage en train de jouer et qu'une bombe a éclaté . Elle le dessine, ainsi que la bombe (dessin n°3) .

Elle me dit qu'elle ne sait pas écrire son nom _ c'est à dire le nom de son père . Elle fait plusieurs essais pour me montrer sa difficulté .

Je remarque alors que c'est le J qui lui fait problème . Pour indiquer de quel ordre est sa difficulté, supposons qu'elle s'appelle Benhadj. Or elle écrit soit *Bejnad* , soit *Benjahd* . Elle me demande alors de l'aider, mais même ainsi , le j se retrouve en miroir. Je lui dis que c'est peut être ce j de jambe, de cette jambe de papa qui l'inquiète tant, qu'elle ne sait pas où mettre. Elle écrit alors, en lettres liées, son nom correctement orthographié, ce dont elle est très fière .

Il me semble que ce nom se trouvait dans l'impossibilité de fonctionner en tant que nom propre par le trop plein de sens charrié par la jambe de ce J et que si mon intervention a porté, c'est peut être parce qu'elle valait comme interprétation de la jouissance impliquée dans cette jambe, ce qui a produit un refoulement.

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

A la fin de la séance, comme je range ses dessins dans un dossier, elle veut écrire elle-même sur la couverture son prénom et son nom; puis elle rajoute au dessous : « lajambe » en un seul mot . Elle n'en reparlera plus pendant deux ans.

Dès lors elle veut venir seule à ses séances. Pendant cette période, elle me parle de son père et semble vouloir mettre en mots toutes les images du Maroc qu'elle a gardé dans sa tête .

Bientôt nous allons apprendre que la mère est enceinte , d'un enfant conçu entre l'indication de traitement et notre première rencontre. Je ne peux dans l'espace de cet article, rendre compte de toute la partie de la cure qui va tourner autour des remaniements imaginaires difficiles que cela lui impose.

Je n'en soulignerai qu'un élément : la façon dont il me semble que pendant cette période elle essaye de se soutenir spéculativement, en s'appuyant sur les traits imaginaires marocains qu'elle transfère sur son analyste dont elle fait le portrait, en lui donnant des cheveux très noirs . Elle dessine ensuite le portrait d'une princesse marocaine, brune comme elle, très belle (Dessin n°4).

Un an plus tard un élément extérieur va affecter profondément Nadia . Hakim, son frère a demandé à sa mère, comme cadeau d'anniversaire, de pouvoir appeler son père au Maroc. Il aurait été parlé d'un voyage possible des enfants au Maroc pour l'été. Même si elle n'a pas parlé personnellement avec son père, Nadia est extrêmement joyeuse. Il est difficile d'essayer de la préparer à une déception possible . Elle va dessiner le portrait de son père (Dessin n°5) (1) en train de parler au téléphone . Elle me demande si c'est comme cela qu'on écrit le prénom de son père ; elle est ennuyée de s'être trompée . Je lui montre comment, dans sa façon à elle d'écrire, il y a un appel à son père pour qu'il l'aide . Comme elle me demande de lui montrer comment on l'écrit , je lui parle d'un HA de l'arabe, effacé dans le français.

Elle arrive à la séance suivante avec un manuel d'arabe qu'elle a

¹ Grâce aux techniques de photocopie, j'ai pu effacer et réinscrire certains prénoms .

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

retrouvé parmi les livres que son père a laissés chez sa mère, et elle décide que nous allons écrire des mots en arabe .

Sa démarche durera plusieurs mois . Est-ce que cette langue aurait pu fonctionner comme un des noms du père, lui permettant de se trouver chez elle, familière dans ce Heim de ces ancêtres paternels? N'était-ce pas préférable à une identification massive à ce père dans sa dimension de dépression ou de disparition ? Nous allons voir que ce signifiant, *arabe*, va être l'objet du plus grand mépris à ses yeux, devenant la marque de la honte .

Mais cette attaque contre ce trait du père n'aura lieu que plus tard, après la désillusion qu'elle va subir : le père rappelle au téléphone , c'est elle qui répond . Le père lui dit : «*Passe-moi Hakim* ». De la conversation avec son frère, il serait ressorti que le voyage n'était pas possible. Nadia est extrêmement déçue de ne pouvoir partir au Maroc et du coup j'ai dû, sur le moment, passer à côté d'une autre déception peut être plus grave encore : que son père ne lui aie dit que «*passe-moi Hakim* ».

En me racontant l'épisode elle griffonne d'un air distrait le visage d'un homme où je reconnais immédiatement son père (dessin n° 6).

Deuxième partie du traitement

Quelques temps après cette désillusion, nous allons voir ce signifiant, *arabe* devenir , dans la bouche de Nadia , l'objet du plus grand mépris :

La Honte de l'arabe

A la séance de la rentrée, après les vacances, Nadia me décrit un épisode particulièrement insupportable : sa cousine aurait dit à des copines, en la montrant du doigt : *elle a un père arabe* . Nadia éclate en sanglots .

Ce n'est pas le racisme de certaines personnes, qui la gêne - me dit-elle - *à l'école aussi j'éprouve la même chose* . Elle n'a raconté l'origine de son père qu'à sa meilleure amie, tout en lui demandant de jurer de ne le répéter à

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

personne, car elle ne supporterait pas que l'on dise : *son père est arabe*. «Arabe», est donc devenu le signifiant de la honte pour elle .

Retrouvailles avec l'image de la grand mère maternelle

Quelques temps plus tard, Nadia montre beaucoup d'intérêt pour les bijoux que je porte. Elle commence par me dire qu'ils ne sont pas français, puis elle me demande s'ils viennent d'Afrique du Nord. Je lui dis que non, mais qu'il y en a là bas qui ressemblent à ceux-là.

«Je sais , dit-elle d'un air entendu, je me rappelle , ma grand-mère en portait toujours, mais les siens à elle ils étaient en or. Puis elle ajoute d'un air rêveur : « Je vois ses bras , il y avait plein de petits bracelets, jusqu'en haut. »

Ce souvenir va en ramener bien d'autres concernant sa vie avec sa grand mère : la robe marron avec des petites fleurs oranges que portait Nadia. Il fallait toujours qu'elle la porte sur des petits caleçons longs ; elle avait voulu mettre sa robe sans les caleçons, mais ça, la mamie l'avait interdit. Elle va se mettre à évoquer avec des détails très précis des scènes de sa vie là bas et à dessiner la maison telle qu'elle s'en souvient. Non seulement le patio interne, mais tous les détails : le jet d'eau avec un bassin ; elle y joue avec les deux petites tortues que son papa lui a données . Elle me reparle avec beaucoup d'attendrissement de sa grand-mère paternelle et de tout ce que celle-ci faisait pour elle . C'est à ce moment d'ailleurs que je réalise avec étonnement que sa première langue parlée a été l'arabe.

Mais à cette époque l'évocation de ses souvenirs d'enfance n'empêche pas Nadia d'être prise en permanence par l'*Envidia* (1) qu'elle ressent devant sa petite sœur .

Comment un trait distinctif lui permet de se défendre de la capture imaginaire dans le monde de la mère.

1 Il s'agit du terme de St. Augustin par lequel il décrit le vécu dévastateur de jalousie d'un enfant face à un jeune frère ou sœur au sein de la mère.

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

Nadia est à nouveau sombre et renfermée . Au tableau noir, elle écrit, rêveuse, de longues séries de **Claire et de Clara**, le prénom de sa petite sœur . Elle finit par y mettre rageusement de la couleur, dit-elle, en me faisant remarquer que *«ça se ressemble, Claire et couleur»* . J'observe que ça ressemble encore plus à **colère** ; et lui dis qu'elle est peut être en colère contre Claire qui a un papa et une maman avec elle.

Elle écrit alors son patronyme et juste en dessous, le patronyme de sa petite sœur, c'est à dire le nom de son beau père : mettons

Benhadj

Renier

Elle dessine le **R** de telle façon qu'un tout petit fragment seulement le distingue du **B** . Nadia me fait remarquer cette similitude de la première syllabe . Il y a en effet au niveau de l'écriture du premier fragment de ces deux noms, un rapprochement qui ne s'entend pas dans la langue parlée . Nadia semble enchantée.

A la séance suivante, Nadia dessine une fille aux yeux bleus, vêtue d'une grande robe longue décorée de cœurs et d'un nœud, qu'elle dit ressembler à un pied .

N.: *« elle est jolie? C'est Clara »* .

Comme je lui souligne ce nœud qu'elle a dit ressembler à un pied, elle m'interrompt .

N.: *je sais, vous allez me dire que ça fait penser à papa* . Elle prend le dossier et cherche dans ses dessins .

Elle choisit le dessin du petit garçon sur la plage avec la bombe (dessin n° 3) et le dessin avec le croissant de lune et les étoiles, symboles des pays arabes (dessin n°1) . Elle me dit que celui-ci représente *papa* et celui-là *colère* . Puis, elle sort un troisième dessin et dit : *«regarde ce dessin, c'est le dessin de papa et de colère»* . Ce dessin, assez ancien, représente l'animal totémique du Maroc, avec les étoiles, le croissant de l'Islam et toutes les lettres qui composent le nom

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

propre de son père éclatées et mélangées. J'avais dû lui dire à l'époque, que c'était peut-être sa colère à elle qui les faisait éclater.

Elle reprend alors le dessin de la Princesse d'Afrique du Nord. (dessin n° 4). Elle griffonne : **Nadiha, Nidaha, Nediha**, en ajoutant donc à son prénom, qui n'est pas arabe ce **ha** que je lui avait dit être ce qui s'effaçait dans le français, puis elle inscrit le prénom de son père .

Reprenons le matériel clinique de ces deux dernières séances:

Elle est arrêtée par cette comparaison entre **Ben** et **Ren** . Remarquons d'abord que le sens que Renier charie a une importance tout à fait secondaire dans ce qui va se jouer entre ces deux patronymes.

Il me semble que nous pouvons là toucher du doigt ce que Lacan, dans le Sém. sur l'Identification, pointe comme étant l'**élément principal d'un nom propre, à savoir son caractère distinctif**. Chez Nadia, ce caractère distinctif repose sur un tout petit trait horizontal, la différence signifiante que constitue l'écart qui permet de dire que la lettre **B** n'est pas la lettre **R**. Il me semble pouvoir situer là le niveau de ce que Lacan nomme la **fonction de la lettre**. Comme vous le savez, Lacan pose même qu'il ne peut y avoir de définition du nom propre que dans un rapport à quelque chose de l'ordre de la lettre. Nous savons aussi que c'est dans ce même Séminaire de l'Identification qu'il reprend cette question de la lettre en partant du trait unaire. Or, dans cet exemple il me semble que nous pouvons dire que *«Nous nous trouvons là devant le paradoxe radical désigné par le trait* », pour encore le citer. Cette toute petite barre horizontale nous démontre ici, me semble-t-il, la fonction exemplaire du trait unaire, mené là à sa réduction extrême, qui lui ôte toute différence qualitative pour introduire ce que Lacan appelle la **différence signifiante**.

Nous remarquons aussi tout de suite qu'il ne s'agit pas là d'une différence acoustique, mais que ce seul trait distinctif se situe au niveau du déchiffrage d'une écriture. Nous ne sommes pas là au niveau du réel du langage, ce n'est pas d'une différence phonématique qu'il s'agit. Or ce que Lacan pense devoir être justement une caractéristique essentielle du nom propre, c'est (je le cite) *« que ce trait est toujours lié non pas au son, mais à l'écriture »*. Nommer - dit-il encore - *c'est d'abord quelque chose qui à affaire avec une lecture du trait-un*

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

désignant la différence absolue.

Quels effets ce travail de repérage de la pure différence signifiante - différence supporté par ce simple trait, par la lettre - qui lui permet de distinguer le nom propre de son père de celui du père de sa sœur, quels effets ce travail a-t-il sur le fonctionnement psychique de Nadia? La suite du matériel me semble indiquer qu'il va permettre à Nadia de sortir de la capture dans le monde de la mère. Nadia est à ce moment identifiée imaginativement à ce petit autre qu'est la jeune sœur. Elle se trouve radicalement aliénée dans l'image spéculaire de cette petite sœur qui constitue là son moi Idéal, et en comparaison de laquelle elle ne peut être que toujours perdante, désespérément réduite à la pure Envidia. On ne voit pas en effet où elle se trouverait, par exemple, ces yeux bleus auxquels elle fait allusion, et qui sont un des traits qualitatifs commun à la mère et à la sœur. Cette situation de jalousie fraternelle ne comporte pas en elle-même d'issue.

Nadia semble sortir de cette capture imaginaire grâce au repérage de la différence entre son patronyme et celui de sa sœur, différence si petite qu'elle nous évoque ce que Freud avance sous le chef de narcissisme de la petite différence. Or justement, nous dit Lacan - toujours dans ce même Séminaire de l'Identification - *«c'est la même chose que ce qu'il appelle trait unaire et ajoute-t-il : dire petite différence ne veut rien dire d'autre que différence absolue, cette différence détachée de toute comparaison possible, c'est à partir de cette petite différence, en tant qu'elle est la même chose que le grand I, de l'Idéal du Moi que peut s'accomoder toute visée narcissique.»* (1)

Et il semble bien que tel soit le cas pour Nadia, même si nous ne sommes pas sans savoir que toutes ces bascules de la libido restent mobiles et nous aurons encore de multiples fois à remettre notre ouvrage sur le métier. Cette séance en tout cas se termine sur l'assomption d'une identification à un trait du nom du père, le Ha que je lui avais dit, un an auparavant, être ce trait de la langue arabe qui dans langue française parlée s'effaçait. Elle essaye de modifier son prénon pour y inclure ce qui y manque, son origine arabe. Ce n'est que plus tard qu'elle a pu nommer cette question, pourquoi était-elle la seule des trois enfants à ne pas avoir un prénom arabe?

.1. X1/18

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

Ce qui me semble intéressant , c'est que le trait identificatoire qui est là élu, celui de l'arabe, est celui-là même qui avait été l'objet de ses plus vives attaques au moment où elle en voulait tellement à ce père qui n'avait su lui dire que : «passe-moi Hakim».

Nous savons que l'identification au trait est secondaire, il s'agit d'une identification régressive à un objet d'amour perdu. Pour Nadia, c'est bien après avoir souffert une terrible déception dans son amour à ce père qu'elle va trouver le chemin de l'identification régressive.

Nous pouvons remarquer au passage qu'elle part d'abord du repérage de ce qui manque à l'image du père et qui a probablement des rapports avec la question du phallus imaginaire: ce pied, qui vient là dans le nœud de la robe de la sœur .Elle assume ensuite, comme sujet, cette bombe qui a causé l'amputation de la jambe de son père, en la nommant « colère» et en la reliant par le dessin avec l'attaque dans laquelle elle avait mis en éclats le patronyme de son père.

C'est ce même trait qui néanmoins lui permet, quand elle s'y identifie, de retrouver une position narcissique vivable: celle d'une princesse d'Afrique du Nord, fantasme qui en lui permettant de se trouver chez elle dans cette culture paternelle la sort du petit circuit maternel .

Mais quelles seraient , dans ce cas clinique, les conditions préalables au fait qu'elle cesse ses attaques répétés et vienne là se soumettre à cette identification a un trait du nom de son père?

Il me semble qu'il lui a fallu d'abord retrouver le souvenir d'un «Heim», d'un foyer, dans lequel elle avait eu sa place, de plein droit, place aménagée pour elle dans la vieille maison familiale de ses grands parents au Maroc. Je fais ici référence à ce que Charles Melman a proposé concernant le nom propre dans son Séminaire sur « le Refoulement et le déterminisme des Névroses», à la séance du 9 novembre 1989.

Il va de soi que la place dans l'Autre à laquelle Melman fait allusion

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

est de nature éminemment symbolique. Or, pour Nadia cette place prend la forme d'un lieu précis, géographique, dont elle semble avoir gravé dans sa mémoire les moindres détails d'architecture. Il faut croire que les traces mnésiques concernant ce lieu aient été investies de façon toute à fait particulière. En tout cas Il y a là un glissement, de ce lieu symbolique au lieu géographique, la maison; glissement qui me semble du même ordre que celui dont Charles Melman parle à propos des juifs et de la Terre Promise. Est-ce que ce glissement viendrait pallier à un défaut dans le symbolique? C'est une question.

Remarquons encore que ce retour des souvenir de la Maison se fait à partir du souvenir de sa grand mère paternelle qui semble avoir pu tenir une place d'Autre Primordial capable de fournir à Nadia ce Regard fondateur, dont j'ai parlé dans les journées sur «Les psychoses de l'Enfant». Ce regard me semble être la condition de la première identification, celle par incorporation. Celle qui suppose que l'enfant se trouve, pour celui qui incarne la figure de cet Autre primordial, en place même d'Idéal. Et ceci ne peut se produire qu'à condition que cet Autre primordial ait pu lui donner son manque. Il me semble qu'il s'agirait là de ce qui vient constituer le sujet d'avant toute nomination et que Lacan représente par ce nombre imaginaire i , lequel va venir s'additionner puis se faire diviser par ce l , qui représente donc le trait unaire de l'identification secondaire., ce trait de la pure différence.

Revenons au matériel clinique: nous remarquons encore que la retrouvaille de cette figure de la grand mère paternelle s'est faite d'abord au niveau de l'image spéculaire. Ce sont les bijoux de son analyste qui l'ont renvoyée, dans le transfert, à cette grand mère, qui interdit à sa petite fille Nadia de se promener en robe sans caleçons. Et cela en arabe.

Et c'est en s'appuyant sur cette ancêtre que Nadia retrouve une légitimité qui la ramène à ce nom propre, marque de la communauté d'appartenance de tous ceux de cette Maison.

Il semble donc que le nom propre du père soit porteur de deux ordres de fonction: l'une, plus spécialement lié à la lettre, c'est à dire au trait distinctif pur, que Lacan a abordé de façon magistrale dans le Séminaire sur l'Identification.

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

L'autre qui renvoie à ce que Charles Melman appelle l'appartenance à un Heim, où le sujet prend appui sur ce qu'un ancêtre a aménagé pour lui comme place dans l'Autre. Dans le cas que nous venons de voir les deux ordres se superposent. Il me semble intéressant de faire rapidement allusion à un cas où cette superposition n'a pas lieu, ce qui nous permettra peut être de saisir mieux chacun des registres.

Hallil (1)

Chez Hallil, petit autiste turc, nous allons voir fonctionner ces deux registres de façon désintriquée, en raison sans doute du ratage de la fonction du nom propre du père.

L'an dernier, je me suis trouvée dans la nécessité de passer avec lui de trois à deux séances, et j'en avertis l'enfant. Celui-ci à l'une de ses dernières troisièmes séances dessine comme d'habitude au tableau noir en surimposant les graphismes successivement les uns sur les autres, de sorte que toute signification se trouve effacée, tandis que je lui nomme au fur et à mesure les différentes formes qui se succèdent. Mais cette fois il m'interrompt en disant :

Hallil: -> *ça c'est Madame Laznik, ça c'est madame Laznik, ça c'est Madame Laznik* », et il dessine à chaque fois un petit trait vertical.

Face à cette série de petits bâtons, je me suis trouvée, je l'avoue, dans un certain désarroi, sans savoir comment l'entendre. Je l'aurais peut-être oublié s'il n'y avait pas eu un effet étonnant sur la suite : à partir de là en effet le graphisme de Hallil s'est étalé dans l'espace, devenant un dessin tout à fait lisible (ces dessins sont publiés dans le n° 8 de la revue *Psychanalyse des Enfants*).

Je pense qu'il s'agit là de quelque chose d'analogue à cette série de petits bâtons sur l'os de mammiphère d'il y a 30.000 ans, qui avait tant ému Lacan qui y voyait la trace de quelque chose de signifiant.

Mon patronyme se trouve là réduit dans ce *figuratif effacé* à n'être

1 Je renvoie ici le lecteur à un texte à propos de cet enfant récemment paru : M.C. Laznik-Penot: " *De l'image au dessin en passant par la lettre* », in *La Psychanalyse de l'Enfant* n° 8, Editions de l'Association Freudienne.

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

qu'un pur trait mais capable, me semble-t-il, d'incarner la différence comme telle, puisqu'il permet d'introduire l'opération même de la différence. Lacan y articule la fonction du trait unaire : « *c'est dans une visée qui aboutit à la ligne de bâtons, c'est à dire la répétition de l'apparement identique, qu'est créé, dégagé ce que j'appelle non pas le symbole mais l'entrée dans le réel " _ et c" est là ce que veut dire le terme de primauté - de l'écriture* » (Identification, XI/18).

Dans le transfert, mon patronyme incarne cet Autre en tant que métaphore du trait unaire.

Mais est-ce que mon patronyme peut aussi signifier pour lui l'appartenance à un «Heim», le droit, la légitimité de cette appartenance, le fait de venir s'inscrire effectivement dans une lignée? Il me semble que ce soit seulement dans les cas de filiation analytique que le patronyme de l'analyste puisse venir réellement occuper cette place pour un sujet.

Ce n'est pas ici le cas.

Alors quel nom propre Hallil va-t-il essayer de faire tenir à cette place phallique, qui en même temps permet de retrouver quelque chose du Heim, du familial? Ce ne peut pas être le nom de son père, étant donné le peu de place que la mère lui fait.

Eh bien, ce sera des noms propres de grandes marques du commerce. Il y a plusieurs années que Hallil s'y intéresse très sérieusement. A quatre ans, il m'apporte lui même un dépliant publicitaire de jouets où ce qui l'intéresse, ce n'est absolument pas l'image des jouets, il n'en à l'époque rien à faire, mais l'écriture des noms propres de certaines marques, comme **Robotix**, par exemple, dont il reconnaît le symbole et l'image écrite du nom. Mais c'est Phillips qui jouera et joue encore le rôle d'une sorte d'orthopédie du nom du père. Certes, le téléviseur à la maison est *Philips* et il a dû voir sa mère en délectation devant. Il est vrai que *Philips* en Turquie aussi c'est *familier*, et que de le retrouver en France permet peut-être une illusion de «HEIM». Remarquons aussi que la télévision a joué dans sa vie une espèce de rôle de grand Autre fou, lui servant de trésor des signifiants de la langue française puisque les parents ne connais-

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

saient pas cette langue. Mais une pareille orthopédie a ses limites.

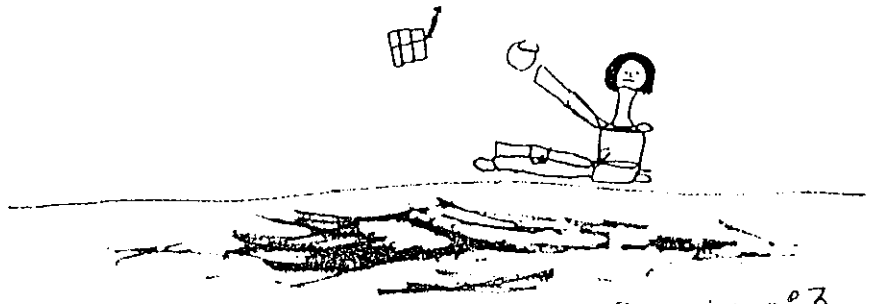
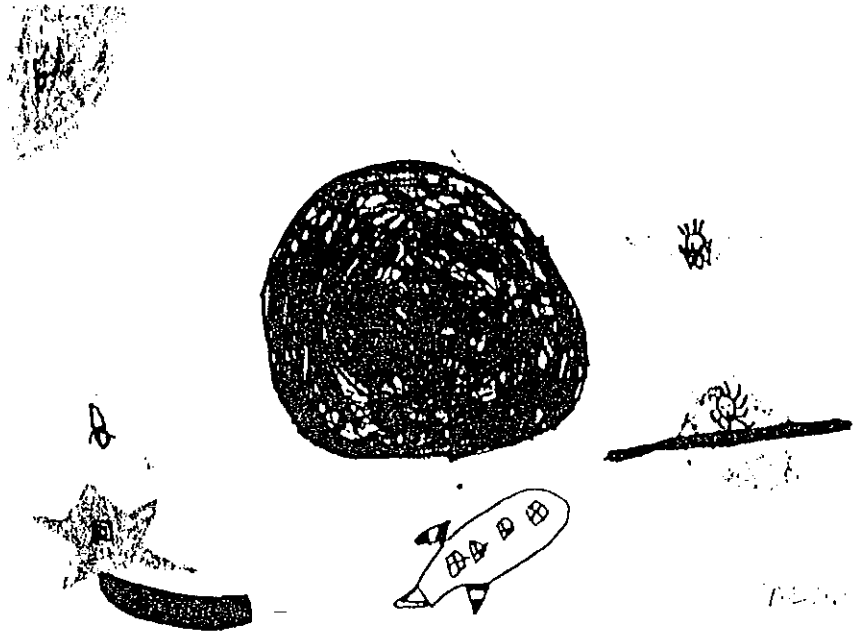
Voici que sa mère a un nouveau bébé. La veille de l'accouchement, comme il parle beaucoup d'acheter un bébé et évoque sans cesse les marque *Phillips* et *Sony*, je lui propose que nous en parlions avec sa mère. Je dis à Madame, très sérieusement, que son fils se demande de quelle marque est le bébé qui va être acheté, s'il est *Phillips* ou *Sony*. La formule de « l'achat du bébé » ne la choque pas, c'est comme cela qu'on annonce les naissances chez elle. Mais cette interrogation sur la marque de l'enfant la fait vaciller. Puis elle se ressaisit, comprend de quoi il retourne et répond ravie : « *mais bien sûr! ça sera un bébé X...* » et elle donne son patronyme à elle de jeune fille. En l'écoutant, son fils dessine un bonhomme à barbe. Je lui demande si elle connaît quelqu'un qui porte une barbe. Bien sûr, me répond elle, ses frères à elle portent la barbe, puis qu'ils sont *Hadj*, c'est à dire qu'ils ont fait le voyage à la Mecque. Inutile de préciser que le père de Hallil lui, ne l'est pas...

Depuis la naissance du bébé, Hallil vit une expérience dramatique de jalousie fraternelle. Dans cette capture originelle dans le monde de la mère, il oscille entre la fascination et la lutte à mort, complètement aliéné dans cet image du frère qui est littéralement son moi, Idéal.

Nous avons donc vu, à partir de ces deux cas cliniques comment un patronyme, ou bien une lettre d'un patronyme, peut servir pour un enfant comme pur trait différentiel. Néanmoins les deux cas cliniques divergent en ceci que si le patronyme de l'analyste permet à Hallil d'instaurer quelque chose d'une première coupure pour lui, quelque chose qui permet la mise en place de l'espace, ce nom propre de l'analyste ne lui permet pas de trouver une issue dans la relation dramatique d'aliénation spéculaire par rapport au petit frère, nouveau né. Nous voyons bien ici combien le patronyme de son père n'est pas non plus porteur pour la mère de la métaphore phallique, ce père qui n'a même pas pu s'offrir le voyage à la Mecque, qui n'est même pas *Hadj*. Tandis que dans le cas de Nadia il semble que le nom du père, de ce père intellectuel et journaliste dans son pays d'origine, a dû rester, pour la mère, porteur de quelque chose de la métaphore phallique, malgré la dégradation de la figure de cet homme, dégradation dont la mère se plaignait.

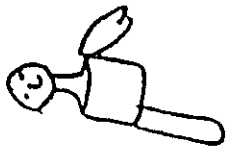
LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

①

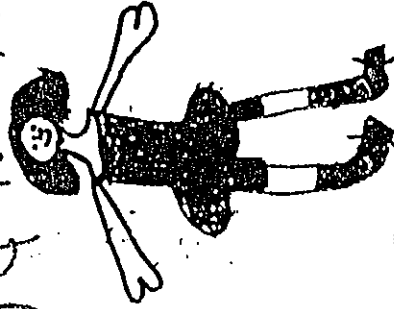


DEMIN n°3

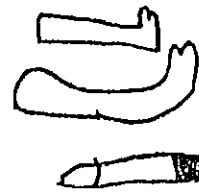
(2)^h



il fo q MAMA



trilli



la jambe.
la jambe.

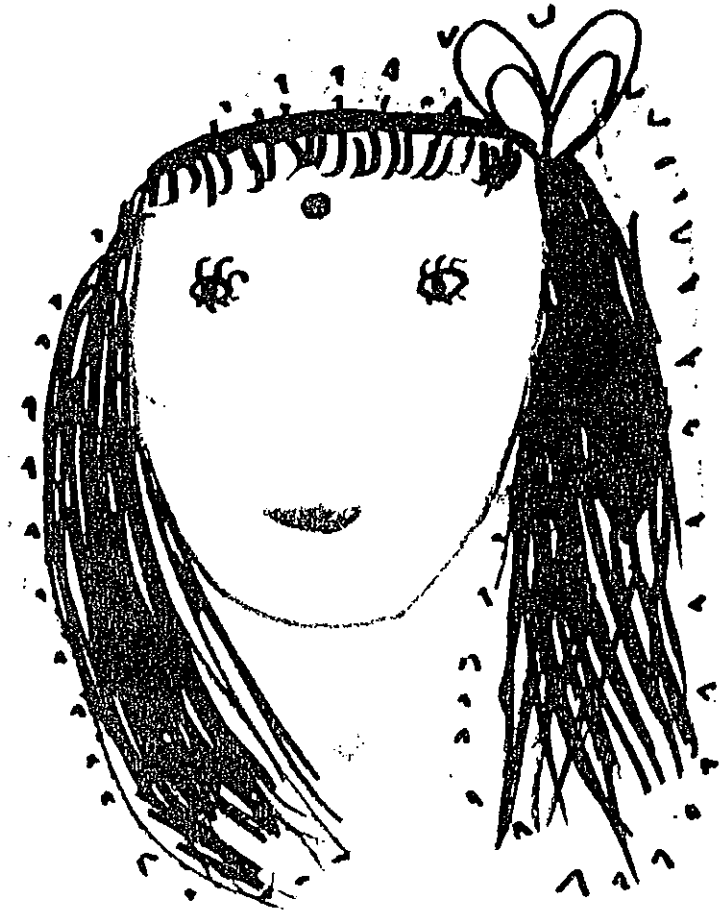
il fo q MAMA

trilli la jambe.

15/11/82

LE PATRONYME COMME PUR TRAIT

NA D I HA
(A) U HA
AFRIQUE DU NORD



LE PATRONYME COMME PUR TRAIT



L15 7 90

